

Prédication prononcée à la paroisse de Pentemont-Luxembourg
Jérémie 29,11-14a et 1 Thessaloniens 1,1-5

Au commencement de notre histoire, il y a ces mots que vous venez d'entendre. Ils ne pouvaient pas le savoir mais, quand Paul, Sylvain et Timothée écrivent à la communauté de Thessalonique, ils écrivent en réalité ce qui deviendra les premiers mots de la littérature chrétienne – on ne connaît pas de texte chrétien plus ancien que cette lettre – et voilà que tout commence par une prière de reconnaissance de trois pasteurs pour ce que Dieu leur a donné de vivre avec ces hommes et ces femmes laissés là-bas à Thessalonique. Le plus ancien témoignage chrétien connu à ce jour, est né de la joie offerte et partagée dans une paroisse située au cœur d'une ville qu'il faut imaginer prospère, culturellement bouillonnante et spirituellement vivante. Paul, Sylvain et Timothé, eux les premiers, ont trouvé en Dieu l'assurance d'aller y prêcher son Évangile : aux juifs, aux païens, aux pieux, aux impies, aux esclaves, aux libres, aux dirigeants, aux marginaux, ils ont parlé *avec une entière conviction*, disent-ils, de ce qui les anime et les porte, de ce que signifie pour eux d'appartenir au Dieu qui s'est révélé dans la singularité absolue de la parole faite chair en la personne historique de Jésus le Christ. Les premiers mots de la littérature chrétienne sont un véritable plaidoyer pour la vie paroissiale.

Au commencement de notre histoire, il y a la joie de vivre l'Évangile avec d'autres – pas seul dans son espace privé, mais ensemble, avec des hommes et des femmes, non pas choisis par affinité, mais par Dieu lui-même. Et à Thessalonique, ville de l'Empire romain, où à peu près tout se vend et s'achète, y compris les êtres humains, où du pain et des jeux suffisent à rassasier les foules, là, à la suite de Jésus Christ, Paul, Sylvain et Timothé nomment pour la première fois ce qui est le cœur de l'existence chrétienne – trois réalités à vivre et à recevoir gratuitement de la part de Dieu : la foi, l'amour et l'espérance.

Trois mots, écrits dès les premières lignes de notre histoire, trois mots que Paul répètera tout au long de sa correspondance – une triade qui se tient au commencement de la compréhension de ce que signifie notre appartenance au Dieu de Jésus Christ – trois mots sans lesquels nous ne pourrions pas nous tenir là ce matin parce que, pris ensemble, ils disent le tout du projet de Dieu pour chacun de nous ici. Baptisé ou non, jeune ou vieux, mauvais ou bon : Dieu a des projets de bonheur pour toi comme pour moi. Les prophètes le savaient, mais Paul, Sylvain et Timothée l'ont vu advenir en chacun de ces Thessaloniens intéressés à vivre d'autre chose que ce que leur Empire leur imposait ; en chacun d'eux, ils ont vu la foi, l'amour et l'espérance que Dieu suscite et fortifie. Et nous, de quoi voulons-nous vivre ensemble ?

> De foi, d'abord. Des trois, c'est toujours elle que Paul nomme en premier – les deux autres peuvent être interchangeables, mais d'abord la foi. Ce n'est pas un classement par ordre hiérarchique – les trois sont inséparables – mais c'est parce que la foi est nourrie à l'amour, et qu'elle marche à l'espérance qu'elle se tient au fondement. La foi. Le mot est aujourd'hui piégé, contaminé par la religion, c'est un mot *malade* disait Paul Tillich, qu'il faudrait soigner avant de l'utiliser – dans ce cas, soignons-le, en commençant par lui redonner son sens initial grec : la confiance. D'abord, la confiance. Autrement dit, la foi chrétienne n'est pas

une doctrine à laquelle adhérer ni une théologie à défendre, ni un catéchisme à tenir docilement pour vrai, c'est un mouvement – celui de Dieu vers nous – la confiance est ce que Dieu peut faire pénétrer en nous – même par effraction – cette confiance qu'il donne, attend chaque jour à nouveau notre réponse. Ainsi la confiance, la foi, d'où commence notre relation personnelle et vivante avec Dieu est une histoire de rencontre : Dieu vient à nous et en venant à nous, Il nous ouvre à Lui. De sorte que notre foi n'est pas confiance en soi mais confiance en Lui. Lui le premier est venu à notre rencontre, peut-être ne vous en souvenez pas, peut-être ne l'avez-vous pas reconnu, peut-être était-ce un jour de fête comme aujourd'hui, ou bien une nuit d'angoisse, mais Il est déjà venu à vous et Il vient encore à nouveau.

Paul, Sylvain et Timothée remercient Dieu d'avoir fait ça parmi les Thessaloniens. Ils le remercient pour cette foi *si active* avons-nous lu – littéralement dans le texte, Paul écrit pour la foi qui *œuvre* en eux – la foi de Dieu agit en eux, elle les anime, elle transforme leur manière d'être et d'agir. Soyons bien d'accord : ni vous ni moi, ni même ma collègue la pasteure Sophie Ollier ne peut faire ça – vous, Sophie ou moi, nous pouvons tenter d'en témoigner, mais, même avec *une entière conviction*, rien ne peut advenir, écrit Paul, sans *la puissance et le secours du Saint Esprit*. Dit autrement : au commencement de notre histoire, il y a Dieu qui appelle, lui le premier, il y a la puissance de son esprit, le secours de sa venue *en* nous.

Alors que dans notre Empire règnent la défiance et les théories du complot, nous proclamons, à la suite de Paul, Sylvain et Timothée, la confiance de Dieu en chacune et chacun d'entre nous – sans réserve ni condition. À l'ère du soupçon qui engendre la dérision et le rejet – alors qu'on assiste, comme stupéfaits, à une escalade de la violence politique fabriquant toujours plus d'autoritarisme et de radicalisation, à la suite de Paul, Sylvain et Timothée, nous proclamons la confiance offerte de plus haut et de plus loin que nous – une confiance qui échappe à tout système immanent, même quand ce système porte le masque du religieux et revendique d'avoir pour lui la vérité divine, même quand le trumpisme réactionnaire et nationaliste impose au monde ses idées qui n'en sont pas, manipulant les masses et les médias au point de faire passer l'assassinat de Charlie Kirk pour un martyr de la foi chrétienne ; même là, dans cet Empire du malheur, nous proclamons la foi de Dieu qui résiste aux populismes exclusifs en mettant gracieusement en œuvre ses projets de bonheur pour l'humanité toute entière.

> Et la foi de Dieu ne va pas sans amour – parce que la foi, comprise comme un don de Dieu relève de la grâce et donc de l'amour. La foi seule, ça n'existe pas ; l'amour l'active, l'énergise. L'amour que les apôtres ont vu dans cette communauté de Thessalonique se tient à l'écart de nos conceptions modernes de l'amour, trop souvent réduit à l'émotion, au sentiment, trop souvent confondu avec la satisfaction immédiate et la possession de l'autre. L'amour, ce mot aussi a l'air *malade* aujourd'hui, il aurait besoin qu'on le soigne. En commençant peut-être par ne pas le couper de Dieu son origine. L'amour qui vient de Dieu oriente l'existence vers Dieu et donc nous tourne vers le monde, vers les autres et plus particulièrement vers les plus petits d'entre eux. Ne nous y trompons pas, ce n'est pas de morale chrétienne que Paul nous parle – la morale n'a pas besoin de Dieu pour enseigner la fraternité et la solidarité – la république peut s'en charger (en tout cas, elle le devrait) – Paul et les autres ne nous parlent pas de ce qu'il *faut* faire pour *bien* faire – ils parlent de ce que Dieu donne lui-même pour accomplir ses projets de bonheur que, à l'évidence, l'être humain est incapable de réaliser par lui-même, ni à la force de son poignet ni même à celle

de sa volonté. Coupé de Dieu, l'amour est pris au piège de ce que le monde en fait, de ce à quoi nos égoïsmes le réduisent – mais l'amour qui vient de Dieu et qui mène à lui, cet amour qui dynamise la foi, cet amour qui console, redresse et porte en avant, cet amour-là *se donne de la peine*, avons-nous lu, littéralement dans le texte, Paul écrit que c'est un amour qui *travaille* – j'en déduis qu'aimer n'est pas un élan naturel qui partirait de nous, c'est ce que Dieu vient mettre en œuvre en nous, ce qu'il crée à travers nous.

Dans un monde rongé par le consumérisme, nous savons bien, en réalité, qu'on ne vit pas de ce qu'on produit, mais de ce qu'on reçoit là, dans le lieu secret de notre existence. Nous savons bien, en réalité, que la course à l'opulence n'apaise pas les blessures, que la consommation ne suffit pas à calmer l'angoisse qui se tient là, dans le secret – les dernières statistiques concernant l'état de la santé mentale des jeunes ne parlent ni de loi du marché ni de rentabilité, elles parlent de solitude, de précarité, de peur, de perte de sens – leur inquiétude à exister ne trouve pas réponse, pas même dans les discours creux d'un soi-disant réveil spirituel – de quoi pourrions-nous donc leur témoigner sinon de cet amour qui vient de plus haut et de plus loin que nous, qui échappe à toutes nos petites combines politico-religieuses et qui ne se confond ni avec les idoles du moment ni avec les discours hypocrites ? Là, dans le malheur engendré par l'individualisme et le mépris, nous proclamons l'amour de Dieu qui résiste au désenchantement du monde en mettant gracieusement en œuvre ses projets de bonheur pour l'humanité toute entière.

> Et l'amour de Dieu ne va pas sans espérance. L'espérance, c'est ce qui ouvre notre présent à la réalité d'une vie avec Dieu. N'allez pas la confondre avec l'espoir, ce serait une hérésie. L'espoir se fonde sur ce qui se voit et se prouve – l'espoir repose sur une certaine possibilité hypothétique de l'avenir : si vous êtes champion junior de basket, vous pourrez peut-être intégrer le pôle espoir ; si vous avez fait l'ENA, vous pourrez peut-être intégrer le prochain gouvernement... Mais l'espérance de Dieu ne vient pas du monde, elle est indépendante de ce qui peut *être* ou ne pas *être*, c'est une force qui libère de la crainte du présent ou de l'avenir – Jacques Ellul disait que l'espérance, c'est la passion pour l'impossible¹, qu'elle n'a de sens, de lieu, de raison d'être que là où rien n'est effectivement plus possible et qu'elle fait appel non pas à des ressources que nous pourrions trouver en nous, mais à ce qui ne vient pas de nous, et que Dieu donne, et qui peut tout transformer.

Depuis le 1^{er} septembre, vous le savez, l'Église du monde entier célèbre le mois de la création sur le thème « Espérer et agir avec la Création » – bien avant cela, Paul, déjà, écrivait aux communautés pour leur faire entendre les gémissements et les cris de la terre... les entendaient-elles mieux que nous ? J'en doute. Mais c'est à l'espérance que l'apôtre les appelait déjà à agir. Si les ravages des crises humanitaires, écologiques et sociales atteignent aujourd'hui des niveaux à faire perdre tout espoir, le seul acte sérieux de résistance que nous avons à poser se nomme *l'espérance*. Sans cesse menacée par le désespoir du monde, la foi chrétienne avance à l'espérance de Dieu, une espérance folle, insensée, qui est la force-même de notre conviction. Et parce que cette espérance n'est pas du monde, qu'elle ne vient pas de lui, cela signifie que rien de ce qui vient du monde ne peut quoi que ce soit contre elle. N'en déplaise aux prophètes du malheur, il n'y a aucune évidence extérieure qui peut atteindre l'espérance de Dieu, pas même la toucher et encore moins la détruire – l'espérance qui nous est donnée est *solide*, avons-nous entendu, littéralement dans le texte,

¹ Jacques ELLUL, *L'espérance oubliée*, Paris, La table Ronde, 2004.

Paul dit que c'est une espérance qui *persévère* – l'espérance de Dieu, c'est une fidélité obstinée en sa promesse de conduire sa création toute entière au plein accomplissement. Comment, alors, ne pas espérer avec la Création ? Comment ne pas agir ensemble pour apaiser les gémissements entendus de toute part avec cette force de persévérance qui nous est donnée ? Là, dans le malheur engendré par l'avidité et l'irresponsabilité, nous proclamons l'espérance de Dieu qui résiste au désespoir en mettant gracieusement en nous ses projets de bonheur pour la création toute entière.

Frères et sœurs, au commencement de notre histoire ont été écrits ces trois mots, très simples : la foi, l'espérance et l'amour. Trois vérités indissociables, non pas à penser ou à croire, mais à recevoir et à vivre. Dieu, Lui de qui tout vient et vers qui nous allons, fait cela *en* nous et *à travers* nous, sans même que nous ne puissions le mériter ni même le comprendre. Au commencement de notre histoire, c'est à ce projet-là de bonheur que Dieu nous appelle.

Amen